

Causerie du Dimanche

Ne dirait-on pas qu'ils sont la vertu immaculée, tous les coreligionnaires politiques des Dugué de la Fauconnerie, des Janvier de la Motte, des duc de Mouchy, des ducs de Padoue, des... et de toutes ces hautes individualités bonapartistes ? Ne croirait-on pas, à les entendre, que c'est chez eux seuls qu'on trouve les plus beaux caractères et les plus remarquables talents ?

Voyez donc : ils ricanent naïvement devant une lettre d'un républicain à ses amis, ou devant une adresse de remerciements d'un candidat démocratique à ses électeurs.

Et si le sujet leur manque, s'ils ne peuvent hasarder quelques plaisanteries saugrenues sur certains élus du parti républicain, assez mal doués sous le rapport physique (Voir le *Journal des Charentes*) — comme s'ils étaient tous beaux garçons dans le parti des honnêtes gens, — alors ils retournent leur plume et déversent à pleins charriots l'outrage sur les plus illustres et les plus respectables du pays.

Ils sont plus forts en insultes qu'en raillerie, par exemple.

Voici je ne sais combien de mois, qu'à propos des déplorables excès dont les Pyrénées-Orientales ont été le théâtre, le jour du 4 septembre, les feuilles les plus célèbres comme les plus obscures du parti, se livrent à un débordement d'injures et de grosses phrases pleines d'indignation. Je ne puis plus ouvrir une seule fois ces estimables journaux sans qu'ils ne parlent des événements de Pia, des atrocités du 4 septembre, des scélératesses des républicains, — ils n'ont pas osé dire que M. Dufaure conduisait la bande des émeutiers, mais cela viendra, — des misérables, des criminels, etc. Ils font semblant d'avoir des accents émus, ils le prennent sur un grand ton sévère, pour toucher les cœurs les plus endurcis, et tous, à la fin du tableau, de s'écrier avec ensemble : Voilà les républicains !

Mais pourquoi donc criez-vous si fort, braves organes de l'ordre et de la sécurité publique ? Pourquoi avez-vous le verbe aussi haut ?

Ah ! tous ces républicains sont des criminels, ils insultent et massacrent au besoin ceux qui ne pensent pas comme eux ; ah ! elle conduit au sang ou à l'imbécillité, cette République ; ils ont tous les mains rouges, ses défenseurs !...

Vous souvenez-vous de l'assassinat de ce malheureux de Moneya, à Hautefaye ? Jamais forfait plus exécration fut-il commis ? Le malheureux n'avait pas voulu crier : *Vive l'Empereur* ! et aussitôt — je me rappelle encore ce lugubre *faits divers* — saisi par une bande de furieux, mené à coups de bâton, mourant, les chairs en lambeaux, traîné dans une mare desséchée, ils allumaient quelques fagots et le brûlaient vif, les misérables ! sourds à ces cris de douleur et de pitié...

L'*Indépendant*, du 3 septembre, raconte qu'à Pons ce crime atroce aurait eu son pendant, sans l'intervention des autorités. C'était le jour de la révision de la garde mobile : quelques furieux bêlaient : *Vive l'em-pe-reur* ! et comme un jeune homme faisait remarquer qu'il valait mieux crier : *Vive la France*, ils se jetèrent sur lui, et allaient lui faire un mauvais parti, sans l'arrivée des gendarmes, qui l'enfermèrent pour le soustraire à ces forcenés. C'est alors qu'ils tournèrent leur fureur contre un malheureux *pied-bot*, tout-à-fait inoffensif, qui ne se mêlait point à cette manifestation, le maltraitèrent d'une façon affreuse et l'assommèrent à coups de crosse.

Qu'on se rapporte au récit qui n'a pas été démenti, publié dans ce journal, et l'on verra si je grossis les faits.

Et combien de faits passés sous silence ? Combien de scènes de violence ignorées ? Ils veulent encore passer pour de petits saints.

Bah ! taisez-vous donc, vertueux hommes d'ordre ; ne faites donc pas tant de bruit, grands soutiens de la religion, vous ne serez jamais canonisés.

Arthur LANLAIR.

6 décembre 1874.